

Bible

Jean-Baptiste EDART, Innocent HIMBAZA, et Adrian SCHENKER, *Clarifications sur l'homosexualité dans la Bible*, Cerf, 2007, 144 p.



Les études sur l'homosexualité dans la Bible finissent par être tellement nombreuses qu'on commence à s'écrier en découvrant le livre: Encore un! Le cri dépassé, le lecteur averti se demande s'il va avoir droit à une interprétation « bienveillante » ou « sévère » sur la question. Cet ouvrage n'échappe pas à cette prise de position personnelle - et elle est négative - même si l'effort est louable et fort intéressant de la part de nos trois universitaires de faire justice aux données bibliques et de commencer par comprendre ce que dit la Bible dans son sens littéral.

Le travail sérieux et précis fait parcourir sans surprise les textes habituellement abordés sur cette question: les récits de Sodome et de Guivéa, l'histoire de David et Jonathan, les lois du Lévitique, le début de la Lettre aux Romains. Avec beaucoup d'objectivité, les auteurs se partagent ces trois ensembles, et de bonnes clarifications sont apportées comme le titre du livre en avait prévenu. Mais ce sont souvent les conclusions qui déçoivent...

Le travail sérieux et précis fait parcourir sans surprise les textes habituellement abordés sur cette question: les récits de Sodome et de Guivéa, l'histoire de David et Jonathan, les lois du Lévitique, le début de la Lettre aux Romains. Avec beaucoup d'objectivité, les auteurs se partagent ces trois ensembles, et de bonnes clarifications sont apportées comme le titre du livre en avait prévenu. Mais ce sont souvent les conclusions qui déçoivent...

Ainsi, à propos de l'épisode de Sodome (Gn 19) et de Guivéa (Jg 19), Innocent

Himbaza montre bien comment ce sont des comportements qui sont condamnés, plus qu'une orientation affective. Cela est important, mais pourquoi conclure en disant que sont réprouvés dans une même condamnation « les actes à caractère homosexuel et le viol des femmes »? On aurait pu tout aussi bien conclure sur la réprobation du viol des hommes (parce que c'est de cela qu'il s'agit!) et des actes à caractère hétérosexuel, ce qui est évidemment impensable pour une pensée biblique où il va de soi que toute l'humanité est hétérosexuelle!

Concernant la lecture des textes du Lévitique, le père Schenker, au-delà des explications historiques, anthropologiques et contextuelles classiques, introduit à une lecture stimulante qui propose d'appréhender les comportements homosexuels non en soi mais dans le cadre des relations familiales. Mais la conclusion est étonnante, voire décevante, quand on lit: « *L'attrait affectif entre les deux sexes est suffisamment difficile à gérer par un groupe humain pour ne pas le doubler par la complication supplémentaire de l'amour d'hommes pour des hommes.* » Voilà un argument qui donne à penser...

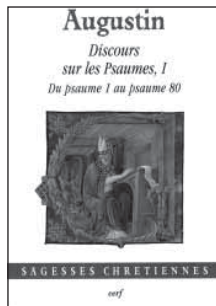
Jean Baptiste Edart aborde pour sa part la question dans le Nouveau Testament. Lisant Rm 1, 18-32, il montre comment le texte a une orientation théologique et non morale; que la perspective de l'argumentation dénonce l'idolâtrie; que Paul ne s'intéresse pas à la question de l'orientation des personnes mais que c'est l'acte homosexuel, en raison de sa portée symbolique, qui est considéré et condamné. Voilà qui pourrait illustrer à merveille l'enseignement traditionnel de l'Eglise de la condamnation des actes et non pas des personnes...

Bref, la lecture de cet ouvrage fait entrer avec profit dans une lecture littérale du texte biblique, mais on n'apprend pas grand-chose sur la question de l'homosexualité au sens où nous l'entendons aujourd'hui et qui évidemment ne saurait se ramener à des actes sexuels. De cette homosexualité-là, la Bible malheureusement ne parle pas... Il paraît donc inutile, au dire d'ailleurs des auteurs eux-mêmes (p. 130) « *d'arrêter son étude à ce que dit l'Écriture sur l'homosexualité* ». Mais que cela n'empêche surtout pas le croyant chrétien, quelle que soit son orientation affective, de se plonger toujours davantage dans un texte qui est Source de Vie...

Jean-Luc Marie FOERSTER, o.p.
Université Catholique de Lille

Patristique

AUGUSTIN, *Discours sur les Psaumes*, 2 vol., Cerf, 2007, 1598 p. et 1504 p.



La collection « Sagesse chrétiennes » des éditions du Cerf vient de s'augmenter de deux volumes d'importance : les *Discours sur les Psaumes* de saint Augustin. Quelquefois intitulés *Commentaires* (ces termes pouvant

tous deux traduire le titre d'*Enarrationes*, fixé par Érasme), ces deux cent dix textes issus de la prédication de l'évêque d'Hippone et rassemblés par lui en un véritable commentaire suivi offrent aux lecteurs d'aujourd'hui comme ils le firent aux chrétiens d'Afrique des IV^e et V^e siècles un accès un peu plus aisé

à l'ensemble du psautier, dont les obscurités ne se laissent pas toujours éclaircir facilement, et surtout permettent au pasteur de mettre sa géniale intelligence de l'Écriture au service de ses ouailles, en les guidant vers le Christ, qui apparaît ainsi comme le centre même de ces versets davidiques.

Or, cette prédication devenue exégèse, que l'on peut à bon droit envisager comme une « majestueuse cathédrale de paroles », pour reprendre l'expression de Jean-Louis Chrétien, qui signe l'introduction, quoique devant être mise au nombre des plus grands chefs-d'œuvre du plus grand docteur latin, ne serait-ce que pour sa longueur, qu'aucun autre ouvrage d'Augustin n'a égalée, demeure passablement méconnue. Se trouvent pourtant réunies en elle les principales thématiques augustinienes : avant tout œuvre de pastorale, elle est toutefois porteuse de nombreuses réflexions théologiques intéressant le Christ, l'Église, les sacrements...

Quelques extraits des *Enarrationes* avaient déjà fait l'objet d'une publication aux éditions du Cerf, et ce dans la collection « Trésors du christianisme » (Saint Augustin, *Prier Dieu avec les psaumes*, 1964). Il est incontestable que ce monument soit d'une immense valeur, et le prix des volumes n'est pas sans le rappeler. Il est d'autant plus surprenant et regrettable que le travail d'édition n'ait pas été mené avec tout le soin qu'il méritait. Il n'est que d'en observer le matériau de base : la traduction proposée, dont l'origine, du reste, n'est mentionnée que dans l'avant-propos, date de cent quarante ans ; s'il est vrai qu'elle a le mérite de l'élégance et de la clarté, elle peut, en revanche, difficilement satisfaire aux exigences scientifiques actuelles qui, en matière de traduction, ne peuvent se contenter

d'une fidélité dans l'esprit. Souci d'économie de la part de l'éditeur ou parti pris esthétique ? Il choisit de publier cette traduction en espérant qu'elle sera bientôt remplacée.

Notons également la décevante absence de tout appareil critique ainsi que le caractère étonnamment minimal de l'introduction, qui amoindrisent quelque peu la valeur de l'ouvrage, dont la publication, d'ailleurs, se serait avérée plus que nécessaire, n'eussent été les travaux des moines de l'abbaye suisse de Saint-Benoît de Port-Valais, qui ont rendu gracieusement disponible cette œuvre de saint Augustin sur Internet (sur leur site www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/psaumes/).

Jérémy DELMULLE

Théologie

Olivier RIAUDEL, *Le monde comme histoire de Dieu. Foi et raison dans l'œuvre de Wolfhart Pannenberg*, coll. Cogitatio Fidei n° 257, Cerf, 2007, 432 p.



La lecture de l'ouvrage d'Olivier Riaudel sur la théologie de Pannenberg m'a remis en mémoire une proposition de Hegel : « La réflexion philosophique n'a d'autre but que d'éloigner le hasard ». Je songe à cette ambition hégélienne non seulement en raison du titre du livre,

mais en fonction de l'entreprise théologique du théologien allemand.

Avec beaucoup d'érudition et de sérieux, O. Riaudel analyse une théologie qui projette d'articuler au sein de la notion de révélation dans et par l'histoire, le devenir multiple des actions de Dieu. Pannenberg, autour du concept de révélation indirecte, non seulement rassemble ce que rapportent les récits bibliques des hauts faits de Dieu, mais récapitule les tentatives philosophiques et religieuses en vue de discerner l'évidence de l'action divine, qui par « sa puissance détermine toutes choses ». Cette théologie est extrêmement ouverte, puisqu'elle refuse de s'enfermer dans les singularités judaïque et chrétienne pour amorcer une lecture universelle de l'agir divin qui révèle indirectement l'unique Dieu. Celui-ci sera reconnu trinitaire de par sa commission dans l'histoire de Jésus.

Je demeure perplexe pour trois raisons :

- La première s'enracine dans la décision de scientificité de la théologie. Je soupçonne dans cette ambition un intérêt universitaire, un point d'honneur clanique qui apporte peu d'éclairage à l'intelligence de la foi. Vouloir se faire reconnaître par les autres disciplines est un dessein honorable, mais j'ai peur que la prétention de la vérification sur résultats ne soit qu'une illusion flatteuse. L'usage répété de la notion d'anticipation dans le présent de l'accomplissement futur demeure une hypothèse dont on peut soutenir la probabilité, mais non pas affirmer la certitude. La résurrection de Jésus ne vérifie pas pour nous, au sens scientifique moderne, la justesse de son combat terrestre.

- La seconde relève de l'horizon trop restreint des discussions : en philosophie, il est fait majoritairement allusion aux seuls courants néo-kantien et hégélien ; en théologie, les auteurs

cités relèvent presque exclusivement de la tradition protestante allemande, ils étudient des questions souvent formelles.

J'ai admiré la précieuse présentation que fait O. Riaudel de ces mouvements théologiques, mais ce monde universitaire ne recouvre pas la totalité du monde allemand : littérature, politique, de multiples courants philosophiques ne sont jamais évoqués. Ils ont eu pourtant une importance décisive dans l'histoire de ce pays.

Lors de ma lecture de l'ouvrage d'O. Riaudel, j'étudiais le livre de Jean-Michel Palmier sur *Walter Benjamin (Le Chiffonnier, l'Ange et le Petit Bossu* Paris, Klincksieck, 2007). C'est un foisonnement époustouflant d'hypothèses, de fantaisies, de poésie, de révoltes, de tentatives théologiques autour du messianisme. Il m'a semblé, peut-être à tort, qu'articuler tous les espaces de révélations indirectes est une tâche impossible et pour cela fascinante. On aurait dû, dans le projet de Pannenberg, deviner en filigrane la créativité allemande dans un monde passant du nihilisme à la furie politique pour rejoindre une certaine sagesse démocratique, fleurant l'ennui.

- La troisième est plus radicale : elle émerge de la visée de faire du monde l'histoire de Dieu. La notion d'histoire est abstraite, ou bien elle se rapporte à des domaines si limités qu'elle ne correspond pas au titre de l'ouvrage. Il n'y a de place ni pour le tragique, dont parle si remarquablement G. Lukacs, ni pour le jeu et le hasard, car « à tout moment le destin peut s'inverser de manière imprévisible ». On chercherait en vain dans cette réflexion sur l'histoire ce qui s'est passé de si terrifiant au XXe siècle. Affirmer que « Dieu détermine toutes choses » laisse entière la question

du déroulement apparemment irrationnel de l'histoire.

Hegel, après avoir décrit de façon honnête l'absurdité de l'histoire réelle, trouva une échappatoire en invoquant la ruse de la raison qui faisait de la douleur et de la folie un élément nécessaire à la genèse de l'Esprit ou à l'accouchement de la connaissance absolue. Nietzsche s'est indigné qu'on puisse reconnaître un sens à la souffrance, fut-il divin : celle-ci appartient au jeu cruel et énigmatique du monde.

Il est émouvant de pouvoir rassembler la totalité de l'histoire par évocation de son anticipation dans le présent de son inachèvement, il serait plus humain de la laisser à son incertitude. Pannenberg n'aime pas les théologies kénotiques. Elles essaient pourtant, peut-être maladroitement, d'élucider le choix de Dieu dans le Christ de s'humilier comme serviteur et non pas de se glorifier comme tout-puissant. Le futur ne nous autorise pas à penser la forme que revêt en notre monde la puissance divine qui, par hypothèse, « détermine toutes choses ».

La théologie, à mon sens, ne peut être qu'une entreprise modeste relevant davantage de l'art que de la science. Malgré l'intérêt de sa thèse et le sérieux de ses analyses, il est regrettable que O. Riaudel n'ait pas soulevé de questions suffisamment élaborées et critiques sur les sujets ici évoqués.

Christian DUQUOC, o.p.

Vie ecclésiale

Dom Helder CAMARA, *Lettres conciliaires (1962-1965)*, Cerf, 2006, 2 vol., 1169 p.



Au concile Vatican II, Dom Helder Camara (1909-1999), évêque auxiliaire de Rio, puis archevêque de Recife, ne tient pas apparemment un rôle de premier plan. Il n'est pas habituellement compté parmi les ténors, au point même qu'il ne prend pas la parole dans l'assemblée.

Mais, au moins autant que dans les "congrégations générales" réunies à Saint-Pierre, le concile se joue dans le travail des commissions et dans les rencontres entre évêques. Et c'est là qu'opère "le Dom", comme il se désigne lui-même. Lui qui a été à l'origine de la Conférence nationale des évêques du Brésil (CNBB) et du Conseil épiscopal latino-américain (CELAM) – il est secrétaire général de la première et vice-président du second –, reconstruit la même chose à Rome, une instance de concertation entre évêquats, qu'on appelle "l'Œcuménisme". Il participe en outre à un groupe de réflexion sur la pauvreté, qui réclame une prise en compte de ce phénomène dans les textes conciliaires et une conversion de l'Église, à commencer par ses "princes", invités à vivre plus simplement. Il devient membre de deux commissions de travail du concile, sur l'apostolat des laïcs et sur le schéma sur l'Église dans le monde de ce temps.

C'est de toute cette activité dont nous trouvons l'écho dans les 290 circulaires qu'il

adresse à sa "Famille", un groupe de collaborateurs et amis, laïcs et prêtres, qui partagent depuis une dizaine d'années sa réflexion et qui sont reproduites ici, une fois traduites. Elles sont quotidiennement rédigées la nuit, en quelques pages, durant une "veille" qu'il s'impose, souvent entre 2 h et 4 h du matin. Ce n'est donc pas à proprement parler un journal du concile qui rapporterait dans leurs détails les événements auxquels l'évêque aurait été mêlé. C'est une méditation de tout cela, dans la prière, et qui nous fait entrer dans sa vie spirituelle.

Certes, les principaux événements du concile y ont leur écho. On voit, par exemple, que, à la différence de beaucoup, Camara attache, avec raison, de l'importance au discours d'ouverture de Jean XXIII. Dès la discussion du premier schéma (sur la liturgie), il perçoit les différences de sensibilité qui seront encore plus nettes dans la suite. Avec d'autres évêques, il étudie un texte alternatif à promouvoir à l'encontre de celui, inacceptable, sur les deux sources de la Révélation. Il comprend vite que, durant la première intersession, une fois les évêques partis, la Curie essaiera de reprendre de l'ascendant sur le pape, dont la santé se dégrade. Devant les incertitudes, il invite à la confiance en Dieu. Plusieurs fois, cette invitation sera réitérée, jusqu'aux derniers jours du concile, lorsque Paul VI introduira des *modi* au schéma XIII (*Gaudium et spes*) pour rappeler la doctrine de Pie XI sur la limitation des naissances.

L'attachement au pape (Jean XXIII puis Paul VI) est constant dans ces pages. La réciprocité est vraie, ce dont témoignent plusieurs signes, tels que la remise personnelle du *pallium* par Paul VI ou les réponses que le pape donne aux suggestions qu'il lui transmet. Dom Helder,

pour sa part, tient à lui soumettre les discours qu'il prononcera, dès la fin de la 4^e session, sur l'après-concile. Une profonde confiance s'est aussi instaurée avec le cardinal Suenens et les deux hommes s'appuient l'un sur l'autre dans les moments difficiles. Des liens d'amitié se sont noués aussi avec Roger Schutz et de multiples contacts s'établissent avec d'autres acteurs du concile.

Dans ses circulaires, l'évêque partage à ses correspondants ses méditations sur les textes de la liturgie dominicale, mais aussi ses notes de lecture (voire ses impressions sur des films, du *Cardinal* à *Mary Poppins*). Chaque semaine, il se donne un programme et la liste des livres qu'il a lus et annotés durant les quatre sessions conciliaires force le respect : les grands théologiens du concile : de Lubac, Congar, Küng, Philips, Møller, Rahner, mais aussi Guittou, Mgr Huyghe, des études sociologiques, des poèmes... À ses interlocuteurs, il veut faire prendre conscience des problèmes du continent latino-américain qui réclame autre chose qu'un assistantat financier et il y intéresse le P. Lebret, l'abbé Pierre, le roi Baudouin...

Les contacts sont facilités par le logement à la *Domus Mariae*, siège de l'Action catholique féminine, où résident les évêques brésiliens, mais aussi des Africains et où se tiennent des conférences tout au long de la semaine. Si les relations semblent faciles avec un certain nombre d'évêques européens, elles sont beaucoup plus rares avec les Africains et les Asiatiques et elles sont difficiles avec l'épiscopat des États-Unis qui apparaît ici comme de bonne volonté mais vivant dans un confort qui confine au luxe.

L'ouvrage apprend au lecteur presque autant

sur Dom Helder Camara que sur le concile, mettant en lumière, d'une part, tout ce travail dans l'ombre qui a permis à la réflexion conciliaire de s'élaborer, et, d'autre part, la dimension spirituelle que revêt la démarche conciliaire chez cet évêque atypique que d'aucuns ont souvent voulu réduire à un politique. Il faut ajouter que l'ouvrage, bien traduit et annoté, qui bénéficie d'une post-face de l'historien lyonnais Étienne Fouilloux, artisan de l'édition française de l'*Histoire du concile Vatican II* dirigée par G. Alberigo, a été coordonné par José de Broucker qui, à cette occasion, a publié un petit livre qui éclaire la rédaction de ces lettres : *Les nuits d'un prophète. Dom Helder Camara à Vatican II* (Le Cerf, 2005, 176 p.).

Daniel MOULINET,
Université Catholique de Lyon

Robert DUMONT, *Mémoires d'un prêtre-ouvrier*, Karthala, « Signes des temps », 2006, 390 p.



Robert Dumont est bien connu de ceux qui s'intéressent à l'histoire et aux témoignages des prêtres-ouvriers. Oratorien, devenu lui-même prêtre-ouvrier, il raconte d'abord son itinéraire depuis son enfance jusqu'à son investissement actuel dans un travail de mémoire requis pour que ne se perde pas la très riche expérience des PO. Aussi travaille-t-il à recueillir au cours d'interviews (le temps presse !) le vécu, souvent explicite, parfois plus caché (comme

c'est le cas lorsqu'il s'agit de la prière), de ceux qui ont dû subir l'épreuve de 1954, sans oublier que d'autres PO ont également suivi. Il dirige la collection « signe des temps » aux éditions Karthala, qui comprend quelques-uns des principaux ouvrages de témoignages de PO.

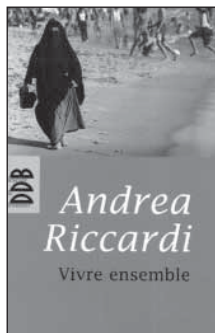
Ce livre est l'occasion pour R.D. de nous parler de sa propre expérience (il est à son tour interviewé), de ce qu'il pense des questions majeures que nous avons toujours à affronter aujourd'hui. Il est significatif que l'ouvrage commence par l'expérience et le point de vue de l'auteur sur la prière, à laquelle d'autres chapitres seront également consacrés plus loin. Il présente également ses réflexions sur la vie affective et le célibat des prêtres, l'ordination d'hommes mariés et, plus largement, sur l'identité du prêtre avec d'intéressants développements sur le lien à l'Eucharistie, elle-même réinterprétée de façon vivante et féconde pour la vie. Une eucharistie, pourrait-on dire, dépoussiérée. On passe de là à la façon de « faire Eglise autrement », à la place des laïcs, des paroisses géographiques, aux effets actuels de l'héritage d'une Eglise jadis chargée d'un rôle de « suppléance ».

L'ouvrage se termine par un chapitre au titre significatif: « transgresser pour responsabiliser ». R.D. nous fait donc accomplir en sa compagnie un parcours qui est tout à la fois un cheminement historique, un approfondissement de la foi, un affrontement constant aux enjeux majeurs de la société et de l'Église. Ce livre est un témoignage. Il rend le service éminent de contribuer à ce que ne se perde pas dans les brumes du passé le riche temps des audaces qui fut celui des PO.

Alain DURAND, o.p.

Société

Andrea RICCARDI, *Vivre ensemble*, Desclée de Brouwer, 2007, 168 p.



L'historien Andréa Riccardi est le fondateur de la communauté Sant'Egidio. Dans un style limpide, il nous donne ici une vue d'ensemble de la situation géopolitique de la planète, remarquablement informée tant par sa science, que par son expérience et sa sagesse.

Il commence par prendre au sérieux la question des nations, en notant que, même en Europe où la question est plus ancienne, les nations supposent une certaine homogénéité de langue, d'ethnie, de culture, de religion et d'histoire commune, même si nous avons l'exception d'une Suisse multinationale et multiconfessionnelle. La question de l'homogénéité est évidemment beaucoup plus tendue dans le cas de l'Afrique où faibles sont les structures politiques et où pèse lourdement l'histoire coloniale. Riccardi refuse tout cosmopolitisme superficiel, car la nation introduit dans la globalité du monde un principe incontournable de particularisme: « Si la nation est volonté de vivre ensemble, de se projeter ensemble dans l'avenir et d'accomplir ensemble des sacrifices, elle représente en même temps la décision de lutter contre les autres; ou tout au moins d'exclure les autres de son espace. » (p. 20).

Il s'en suit un regard sur le monde dénué de

peur, mais refusant aussi les bons sentiments. L'Europe du vingtième siècle est marquée par la dissolution des empires et donc par des divorces de peuples : « D'un côté l'empire austro-hongrois et l'empire ottoman meurent avec la première guerre mondiale ; de l'autre l'empire tsariste subit une transformation radicale en devenant l'Union soviétique. On ne peut plus vivre ensemble, sauf dans la coercition extrême de l'URSS. C'est l'histoire du vingtième siècle, qui se conclut par le terrible morcellement de la Yougoslavie dans les années 1990 » (p. 22)

Puis le regard s'attache aux décolonisations anglaise, française, hollandaise et portugaise qui se sont toutes accompagnées de conflits souvent fort sanglants, notamment dans le continent indien et en Algérie. Pour Riccardi, face à la globalisation du monde, les identités doivent être reconnues, mais ne doivent pas être considérées comme des destins : « Elles sont l'expression de choix faits par les hommes et leur culture ou résultant de la volonté politique des groupes dirigeants, des conditions de vie d'un territoire, des rapports de forces » (p. 72). Il fait sur la Pologne une remarque intéressante : sa difficulté à s'intégrer dans l'Europe est celle d'un pays qui vient juste de reconquérir son autonomie nationale. Pourtant, si les nations sont différentes, aucune n'est pure, ni isolée. Elles doivent vivre ensemble.

Le fondateur de Sant'Egidio considère avec nuances l'ouvrage de Huntington sur le *clash* des civilisations. Pour lui, la valeur de ce livre, souvent caricaturé, réside dans l'affirmation de la force des facteurs de longue durée, comme la culture, la communauté de civilisation et la religion. Il ne se réduit pas à la prévision du choc entre civilisations. Comment donc

vivre la diversité des nations sans aller vers une conflictualité violente ? En Afrique, il fait appel à son expérience de médiateur de paix au Mozambique, pour étayer sa réflexion. Ce continent a été la grande victime de la fin de la guerre froide, car ne pouvant plus tirer parti de la rivalité entre les deux Grands, il s'est retrouvé privé de l'aide substantielle dont il aurait eu besoin. Son avenir réside dans un grand projet de coopération entre l'Europe et l'Afrique. Si le projet d'Eurafrrique n'est pas promu par l'Union européenne, ce continent sera livré aux grands jeux des affaires américaines et chinoises. Et l'auteur de rappeler que d'ores et déjà 700 sociétés chinoises opèrent dans 49 Etats africains sans considération pour les différents types de régimes (p. 126).

En ce qui concerne l'islam, l'auteur dénonce les fantasmes liés aux actes terroristes. L'islam est une réalité plurielle et l'islam global est un pur fantasme. « Nous sommes appelés par la géographie et par l'histoire, écrit-il, à vivre avec les musulmans, avant de vivre avec l'islam » (p. 157). Il regrette que l'on ne parle pas davantage des communautés chrétiennes en pays musulmans. Chemin faisant, il nous propose ses réflexions, notamment sur l'Algérie et la Turquie.

Après un tour du monde, sinon exhaustif, du moins très étendu, Riccardi souligne un fait insuffisamment remarqué : le rôle croissant de l'ONU. En effet, durant la décennie 1990-2002, elle a lancé quatre fois plus d'actions pour la paix et six fois plus d'opérations de diplomatie préventive que durant les premières années de son histoire (p. 169). Le dernier chapitre dresse les grands traits de ce que pourrait être une civilisation du vivre ensemble. Le dessein est clair : d'abord mieux comprendre un monde complexe et en évolution

rapide, et son livre nous y aide ; ensuite, développer la culture des intérêts communs ; enfin promouvoir une révolution mentale centrée sur une culture partagée de la vie. Il compte beaucoup sur un christianisme renouvelé et sur une Europe audacieuse pour aider à une telle transformation.

Hugues PUEL, o.p.
Économie et humanisme

Lytta BASSET, Timothy RADCLIFFE, Eric FASSIN, *Les chrétiens et la sexualité au temps du sida*, coll. L'histoire à vif, Cerf, 144 p.



Deux voix bien connues dans le *microcosme* chrétien pour aborder à nouveaux frais la question de la sexualité sur l'horizon de l'épidémie du Sida : celle de la théologienne protestante Lytta Basset et celle du charismatique Timothy Radcliffe, ancien maître général de l'Or-

dre des prêcheurs (Dominicains). La première insiste sur la fidélité à soi à partir de sa lecture de la création d'Adam et Eve dans la Genèse ; elle s'appuie aussi sur son expérience de thérapeute. Le deuxième, à partir d'une relecture de la Cène que Jésus a partagée avec les siens à la veille de sa mort, va insister sur le don du corps. Le style oral des interventions est conservé, ce qui facilite l'approche mais ce qui limite la portée des discours.

Néanmoins, l'intérêt de ce livre vient peut-être de deux autres voix. Celle tout d'abord d'Eric Fassin, sociologue et enseignant à l'Ecole Nor-

male Supérieure. Son propos « est un appel à penser une théologie non naturaliste et démocratique ». C'est ensuite, la voix d'Antoine Lion, dominicain et fondateur de l'association *Chrétiens & Sida* et à l'origine de cet ouvrage collectif. Muni d'une longue expérience de compagnonnage avec les malades au sein de l'association, Antoine Lion explique pourquoi, le renouvellement d'une éthique chrétienne de la sexualité apparaît nécessaire.

Enfin on trouvera aussi dans cet ouvrage des témoignages tout à la fois stimulants pour la réflexion et nourrissants pour tout pasteur. Point de synthèse péremptoire mais une *pensée en travail* pour tout éducateur soucieux de transmettre une Parole qui aidera à vivre par-delà une épidémie galopante. Une voix africaine se fait aussi entendre, celle du Docteur Abdon Goudjo, qui réagit aux propos occidentaux en prolongeant le chantier de réflexion. Plutôt que de « sida et sexualité », il serait pour lui plus pertinent de parler de « pauvreté et santé ».

Hubert CORNUDET, o.p.

Olivier REY, *Une folle solitude. Le fantasme de l'homme auto-construit*, Seuil, 2006, 329 p.



Il est rare qu'un enseignant de l'École Polytechnique se pose tant de questions à propos du fait que les enfants ne font plus face à leur mère dans les poussettes contemporaines. C'est pourtant aux conséquences et aux significations insoupçon-

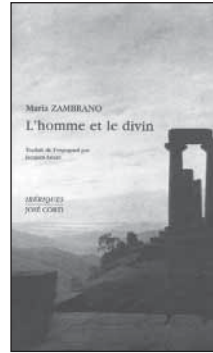
nées de ce retournement que l'auteur consacre ce volumineux essai. Sa réflexion, nourrie par une culture impressionnante, aussi bien dans la philosophie la plus classique que dans la science-fiction moderne, tente de montrer l'origine et les implications d'un mouvement général de la culture, dont il a fait son sous-titre : le fantasme d'auto-construction. Il devient de plus en plus difficile de reconnaître son origine, qu'elle soit familiale et éducative, sociale et politique ou historique. La nouveauté parvenue au statut de valeur essentielle rend tout regard sur le passé suspect. La mise en valeur de l'autonomie suscite des évolutions inquiétantes aussi bien du côté de la vie sociale que de la recherche scientifique.

Les questions posées par ce livre sont capitales, leur traitement manifestent à l'évidence l'intelligence du regard posé sur la culture contemporaine. Le propos aurait cependant paru plus incisif sans l'accumulation d'allusions et de digressions de nature encyclopédique.

Jean-Marie GUEULLETTE, o.p.
Université Catholique de Lyon

Philosophie

Maria ZAMBRANO, *L'homme et le divin*, traduit de l'espagnol par J. Ancet, coll. *Ibériques*, éd. José Corti, 2006, 424 p.



L'ambition du titre suscite au premier abord une pointe de perplexité dubitative. Les études en théologie et surtout en anthropologie religieuse ont depuis longtemps abandonné une problématique aussi large. C'est pourquoi on ne cherchera pas dans cet essai une démonstration discursive sur l'homme et le divin,

mais une libre méditation sur leurs relations dans la culture philosophique européenne héritée de la Grèce et mâtinée de christianisme.

Pour l'auteur, disciple hétérodoxe d'Ortega y Gasset, la raison conceptuelle laisse place à la raison poétique et les frontières entre poésie, mystique et philosophie s'effacent. Le thème principal du livre, écrit entre 1948 et 1955 et composé de divers textes indépendants, est que la réalité c'est le sacré et que l'acte par excellence de la philosophie est la transformation du sacré en divin. L'interrogation qui sert alors de fil conducteur consiste à se demander pourquoi l'homme contemporain ne raconte plus son histoire, étudie son présent et envisage son futur sans tenir compte des dieux, alors même que la tâche la plus haute consiste à subir et à créer Dieu, à lui donner forme dans la pensée.

Il y a donc comme un accent heideggérien qui résonne dans cet éloignement moderne du di-

vin accompagné par une certaine nostalgie de la perte de l'unité ultime de l'univers. Par un constant retour sur les sources de la pensée occidentale, l'auteur nous propose donc à la fois un parcours philosophique depuis la Grèce antique et une méditation sur des thèmes comme la piété, l'amour, les ruines, la tragédie, et notamment celle de Job, qui offre pour M. Zambrino le modèle de toutes les tragédies, où l'homme, dans l'apprentissage de la solitude, apprend à porter le fardeau de la transcendance.

Ce livre déjà ancien offre donc un point de vue intéressant sur un diagnostic devenu familier aujourd'hui, à savoir celui de l'homme moderne enfoncé dans les limites étroites de son historicité et de la réduction de la réalité à des objets mus par une implacable nécessité. Cet essai philosophique s'adresse à un lecteur susceptible d'entrer en empathie avec cette écriture qui, tout en méditant, fait, comme en musique, des variations sur le déploiement des figures occidentales de la transcendance.

Christophe BOUREUX, o.p.

Claude LEFORT, *Le temps présent. Écrits 1945-2005*, Belin, 2007, 1048 p.



J'ai commencé par la fin. Des conférences prononcées et des articles publiés dans les années 2000. Puis, j'ai remonté le temps, au fil des quatre-vingt-deux textes et des quelques mille pages qui composent ce recueil – jusqu'en 1945. A cette date, Claude Lefort est âgé de 21 ans, il est trotskiste et publie ses

premiers articles – sur le marxisme – dans *Les Temps Modernes*. Quatre ans plus tard, il rompt avec le trotskisme et fonde, avec Castoriadis, la revue *Socialisme ou Barbarie*, résolument antistalinienne. Avant de se détacher du marxisme, à la fin des années cinquante, et de proposer des *Éléments d'une critique de la bureaucratie* (Genève, Droz, 1971) et une analyse du témoignage de Soljenitsyne: *Un homme en trop. Essai sur « L'Archipel du Goulag »* (Paris, Le Seuil, 1975).

Si Claude Lefort se mêle de politique, à l'extrême gauche, c'est aussi un jeune philosophe brillant, qui passe l'agrégation de philosophie en 1949, poursuit un travail de fond sur l'œuvre de Machiavel, pour en tirer une thèse de doctorat en 1971, *Le Travail de l'œuvre Machiavel* (Paris, Gallimard, 1972). Il sera directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (l'EHESS) de 1976 à 1990. Le travail d'élaboration théorique de Lefort porte sur le phénomène totalitaire et la démocratie, sur les droits de l'homme, sur le politique, et se donne à lire, en particulier, dans *L'invention démocratique. Les limites de la domination totalitaire* (Paris, Fayard, 1981), et les fameux *Essais sur le politique* (Paris, Le Seuil, 1986).

Le temps présent (Écrits 1945-2005): Lefort choisit et rassemble ici les articles et interventions qui jalonnent soixante années d'une vie intellectuelle. Ceux qu'il reconnaît comme siens. Ceux qu'il veut que nous lisions encore. Des textes dits de circonstance, publiés dans la presse quotidienne ou hebdomadaire, par exemple ces cinq pages brillantes, qui analysent le discours de Jacques Delors à la télévision, le 11 décembre 1994, alors qu'il annonce qu'il ne sera pas le candidat du Parti Socialiste à la présidence de la République

(« Violence d'un non – Le geste de Delors », paru dans *Libération*, le 2 janvier 1995). Des analyses des événements politiques, nationaux, tel la grève de la fonction publique et les manifestations de la fin de l'année 1995, en France (« Les dogmes sont finis. La grève en 1995 », publié dans *Le Monde* du 4 janvier 1996), ou internationaux comme l'intervention de l'armée dans les élections en Algérie, le 11 janvier 1992 (« Il fallait arrêter le FIS... », *Le Nouvel Observateur* du 16 janvier 1992). Ce ne sont pas seulement des analyses en spectateur, mais aussi des prises de position, en faveur de l'indépendance de l'Algérie, pour la Révolution hongroise, pour Salman Rushdie, etc. « Face à une situation concrète, il s'agit de prendre le risque de trancher, à chaque fois. (...) La réflexion politique n'est pas étrangère au sens commun » (pp. 476-477). Claude Lefort est un penseur attentif à l'événement.

D'autres textes éclairent son œuvre de philosophie politique, guidée par le souci de comprendre ce que signifie le fait que des hommes vivent en société, de repérer des formes de société et d'en établir les critères, de théoriser la question du pouvoir. Comme, par exemple, « Démocratie et avènement d'un 'lieu vide' » (*Psychanalyse*, n° 2, 1982 ; Texte 38), « La pensée du politique » (*Autrement*, n° 102, 1988 ; Texte 49). Ou, encore, cet entretien inédit de 1996 : « Pensée politique et histoire » (Texte 70).

L'œuvre de Lefort se développe dans un « va-et-vient entre l'appréhension de quelque chose de singulier, révélateur, et l'effort de concevoir des rapports généraux dans un champ social » (p. 849). Il est, bien sûr, dans cet admirable ouvrage, question de celui que Lefort considère comme son maître, le phi-

losophe Maurice Merleau-Ponty, dont il a édité les textes posthumes. De Machiavel, aussi, si important pour éclairer notre situation actuelle et interpréter le politique. De Tocqueville et de La Boétie, de Michelet et Guizot, d'Hannah Arendt, de Raymond Aron, de Pierre Clastres.

C'est un livre qui peut se lire dans l'ordre que l'on veut. Pour éclairer les événements du XX^e siècle, ou pour entrer dans l'œuvre d'un des plus importants philosophes politiques de notre temps (on regrette, toutefois, l'absence d'index, au moins des noms propres, mais aussi des notions). Car Lefort est un philosophe aussi décisif que discret. Outre le fait qu'il a considérablement renouvelé la lecture de Machiavel, il faut le lire, pour penser notre conception de la nation et le droit international, défendre notre démocratie et comprendre le monde dans lequel nous vivons. Car, comme il le répète, « la conjoncture ne laisse pas de repos ».

Claude Lefort est le représentant d'une certaine tradition française de philosophie politique, une philosophie attentive à l'événement et à l'histoire, qui tient compte du travail de l'historien et du sociologue, qui ne dédaigne pas le journalisme. Une tradition qui s'inaugure avec la publication *De l'Esprit des lois* (1748) par Montesquieu, qui est représentée, au XIX^e siècle, par Tocqueville, qui se développe, ensuite, avec notamment Alain, Simone Weil, Albert Camus, Raymond Aron, Michel Foucault.

Pascal DAVID, o.p.